



Tornades et tourbillons des rivières de la vie

Dan Bar-On

DANS **NOUVELLE REVUE DE PSYCHOSOCIOLOGIE** 2007/1 n° 3 , PAGES 41 À 62
ÉDITIONS **ÉRÈS**

ISSN 1951-9532

ISBN 9782749207261

DOI 10.3917/nrp.003.0041

Date de mise en ligne : 01/04/2007

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-nouvelle-revue-de-psychosociologie-2007-1-page-41?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour érès.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [Cairn.info/copyright](http:// Cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Tornades et tourbillons des rivières de la vie



Dan BAR-ON

FACE AUX CRITIQUES

Dans mon parcours à l'université et comme chercheur, j'ai eu le plus souvent recours au récit de vie, comme moyen de faciliter le dialogue entre des parties en conflit : Allemands et Juifs, Israéliens et Palestiniens, et Juifs israéliens et Palestiniens israéliens. En conduisant des interviews et en les analysant, l'écoute que je prêtais à leurs récits a permis à nombre d'entre mes partenaires interviewés d'élaborer une voix propre, et pour moi cela a été en soi un motif de satisfaction, s'ajoutant à tout ce que j'ai appris en les écoutant. Le pas qui logiquement devait suivre était d'essayer de conduire au dialogue les voix émergeant des deux côtés de l'abîme. Il a fallu beaucoup d'années pour y parvenir dans le contexte allemand-juif par rapport à la Shoah, et il est encore plus difficile de le réaliser dans les conflits en cours. L'art de faciliter un dialogue entre adversaires endurcis est un aspect de mon travail qui est précieux à mes yeux, comme le fait de dévoiler les couches toujours plus



Dan Bar-On, professeur de psychologie à l'université Ben-Gurion (Israël), co-directeur de PRIME (Peace Research institute for the Middle-East). danbaron@bgumail.bgu.ac.il

Ce texte est la traduction par A. Lévy de « Life's rivers, whirlwinds, and whirlpools », dernier chapitre de l'ouvrage de Dan Bar-On : *Tell your Life Story, Creating Dialogue among Jews and Germans, Israelis and Palestinians*, CEI, août 2006.

profondes de signification au cours d'une interview, particulièrement lorsqu'il s'agit de décrire de simples événements quotidiens. Cela continue à être pour moi un challenge, quel que soit le nombre de fois où j'en ai fait l'expérience.

Il m'était parfois insupportable de porter, seul, la souffrance vécue par mes interviewés. Cela est plus facile quand on sait que les récits s'amélioreront avec le temps, comme cela a été le cas avec les Juifs que j'ai interviewés après l'holocauste, et avec certains de mes interviewés allemands descendants de criminels nazis. Il est beaucoup plus difficile d'écouter des récits qui n'aboutissent pas à une « fin heureuse » ; ayant eu conscience des occasions manquées lors d'interviews menées à Haïfa, je comprends pourquoi certains sont incapables d'écouter ces récits. Personne n'ayant publiquement reconnu le niveau de souffrance vécu par ces personnes, ceux qui écoutent de tels récits ne trouvent aucune consolation.

Telle pourrait être, dans les groupes de dialogue, une clé à la question : qu'est-ce qu'« une histoire suffisamment bonne » ? Dans le contexte allemand-juif, ou dans celui du conflit israélo-palestinien, une « histoire suffisamment bonne », c'était celle qui présentait la Shoah ou Al-Nakbah (la catastrophe palestinienne) de façon telle que les deux groupes pouvaient l'accepter, émotionnellement et cognitivement, en dépit du conflit persistant entre eux. Elle était la base sur laquelle pouvait s'élaborer une façon commune de comprendre et de ressentir, le premier pas vers une mémoire collective dans un groupe dont les membres avaient été jusque-là attachés à des mémoires mutuellement exclusives, ou à des « identités tribales » conflictuelles.

Dans le premier chapitre de mon ouvrage *The Indescribable and the Undiscussible* (1999a), j'ai décrit différentes méthodes de recherche. J'ai nommé Amir le chercheur intuitif, celui qui sent le paysage comme si une boussole avait été placée dans son corps, Oded l'analyste qui se sert de cartes, d'une boussole et d'azimuts, Chagai celui qui essaie d'intégrer ces deux démarches en les faisant dialoguer entre elles. Quand je repense maintenant aux événements marquants de mon parcours de chercheur, je m'aperçois que j'ai commencé en comptant davantage sur mes intuitions, comme Amir. Il n'y a aucune façon rationnelle ou analytique d'expliquer l'initiative que j'ai prise en commençant mes recherches en Allemagne en 1985, ni comment celles-ci ont lentement évolué, presque par elles-mêmes, au cours du long processus des groupes TRT¹. C'est à la suite d'une décision raisonnée et éthique que j'ai entrepris mes projets avec les Palestiniens. Ce ne fut que lors des étapes ultérieures que j'ai trouvé la voie du dialogue entre mes intuitions et ma pensée analytique, qui m'a

1. TRT : les groupes *to reelected and to trust* sont décrits dans *L'héritage du silence*, L'Harmattan, 2006.

permis d'élaborer mes projets en partenariat avec mes collègues palestiniens (Adwan et Bar-On, 2004 ; Bar-On et Kassem, 2004).

Nous estimions tous que les projets entrepris en commun avec les Palestiniens n'étaient que le premier pas sur une longue route. En tant que Juif israélien, malgré tous mes efforts et mes échanges avec mes collègues palestiniens, je fais toujours partie de l'Ouest plus que de l'Est. Mes intuitions fonctionnent mieux en Allemagne que sous l'autorité nationale palestinienne, et je parle l'allemand plus couramment que l'arabe. Je suis davantage informé de ce qui se passe à New York, Londres et Berlin qu'au Caire, Damas ou Amman. Plutôt que d'éviter cette réalité par des rationalisations diverses qui font partie de notre discours israélien local, comme le fait de chercher des responsables au conflit en cours, j'essaie de considérer que cela participe de notre problème en tant que Juifs occidentaux. Nous sommes toujours des étrangers au Moyen-Orient et nous devons trouver des façons d'élaborer cette situation. Peut-être n'avons-nous pas besoin de le faire en renonçant à l'héritage culturel que nous avons apporté avec nous de l'Ouest, à nos valeurs ou à nos capacités intellectuelles, mais nous devons nous consacrer à la tâche consistant à nous ouvrir et à contribuer au dialogue entre les deux cultures.

L'intégration de notre identité occidentale à la vie et à l'héritage culturel du Moyen-Orient est une tâche extrêmement difficile dans cette région chaotique truffée de conflits, particulièrement aujourd'hui quand nous y voyons l'extrême hostilité à notre égard, et que le monde arabe nous perçoit comme des colonisateurs. Cette intégration sera la tâche des générations suivantes, mais nous pouvons être pour elles un pont, peut-être étroit et fragile, mais un pont néanmoins – comme mes parents ont été le pont qui nous a amenés mon frère et moi, émotionnellement intacts de Hambourg à Haïfa. Rétrospectivement, les projets sur lesquels j'ai travaillé avec mes collègues palestiniens m'ont aidé à élargir mon pont, en des temps politiquement difficiles où mes concitoyens ont eu tendance à se déplacer dans la direction inverse. Alors qu'ils prenaient de plus en plus de distance avec les Palestiniens et les Arabes en général, construisant des murs sur le terrain aussi bien que dans leurs têtes, ils sont devenus paradoxalement encore plus étrangers et peut-être même moins en sécurité. Je peux comprendre ce besoin de construire des murs dans le tourbillon actuel d'hostilité, lorsque des candidats au suicide, porteurs de bombes, menacent notre vie presque quotidiennement, mais c'est là que nous avons besoin de leadership politique capable de nous aider à comprendre qu'aucun mur physique et surtout aucun mur intérieur ne pourront nous procurer la sécurité. Sur le long terme, ils ne feront que rendre notre situation plus compliquée encore, aussi longtemps que se poursuivra l'occupation par Israël des terres palestiniennes.

On pourrait dire qu'il s'agit là d'une prise de position politique, et non professionnelle. Certains soutiendront qu'au travers de mes recherches

j'ai poursuivi un objectif politique, celui de tenter d'établir une symétrie entre Juifs et Allemands d'une part, et Palestiniens et Juifs israéliens d'autre part, et que cela a introduit un biais, invalidant mes résultats. Je reconnais que le fait de vouloir développer une relation de symétrie et de réciprocité avec nos voisins est effectivement une prise de position politique, et que celle-ci a influencé ma perception du comportement que nous devons adopter dans ce contexte, mais je ne pense pas que cela invalide nécessairement mes résultats. Il est évidemment beaucoup plus difficile de produire des données fiables sur des terrains où l'on est impliqué personnellement et politiquement. Peut-être est-ce la raison pour laquelle de nombreux chercheurs s'abstiennent d'étudier ces questions (Bar-On, 2001*b*). Mais je continue à penser qu'un travail de recherche est possible quand on est conscient des contradictions et des pièges possibles. Par exemple, j'ai été capable et désireux d'écouter des personnes interviewées en Allemagne, alors que la façon dont elles abordaient le passé et les Juifs ne me plaisait pas, parce que je souhaitais vraiment comprendre comment le passé continue à affecter leurs vies et leurs pensées. J'ai de même voulu animer un groupe de Juifs et de Palestiniens, bien que certaines des attitudes et des émotions exprimées aient été très éloignées des miennes, parce que j'étais avide de savoir quels obstacles surgiraient dans ce type de dialogue.

Pourrais-je conduire une bonne recherche dans un domaine où ma position politique est moins tranchée, ou dans une situation plus troublante pour moi ? Par exemple, serais-je capable d'interviewer des colons juifs en Cisjordanie ou des Juifs religieux nationalistes, afin de promouvoir un dialogue entre différents secteurs de la société juive israélienne ? J'imagine que ce serait plus difficile pour moi, dans la mesure où ils occupent des terres appartenant aux Palestiniens (de mon point de vue), et je peux voir comment j'atteindrais mes limites dans un tel cas. Mais je crois que si j'avais été motivé à comprendre les processus de construction identitaire et de changement relatifs à ces populations, j'aurais pu conduire un tel type de recherche.

Cependant, je considère que se donner aujourd'hui comme mission première la réconciliation entre les différentes parties de la société juive israélienne, avant de tourner notre attention vers l'extérieur, est une autre façon d'éviter de faire face au conflit israélo-palestinien. Je pense que l'idée selon laquelle la paix entre Juifs doit précéder la paix avec les Arabes est une illusion. Certains de ceux qui promeuvent cette idée aujourd'hui avaient auparavant une approche inverse, prétendant que seule la réalisation de la paix avec les Arabes nous donnerait le temps et l'énergie nécessaires pour traiter nos conflits internes. Mais la vie et les rivières ne coulent pas en ligne droite (Jackson, 2002). Les conflits internes comme les conflits externes sont chaotiques, emmêlés, créant des tourbillons et des tornades.

Une autre critique faite à mes projets de recherche, d'un point de vue palestinien radical, est que le fait d'interviewer des personnes opprimées, de développer le dialogue en petits groupes, et de faciliter la production de manuels scolaires communs contribue à créer une illusion de « normalisation ». Ceux qui émettent ces accusations estiment qu'il n'est pas pertinent de donner à croire que des relations normales puissent avoir lieu entre des parties, lorsque l'une d'entre elles exerce en fait un pouvoir disproportionné sur l'autre. L'illusion de normalisation peut affaiblir le côté opprimé dans son combat politique. Je reconnais que nous devons toujours être conscients de ce danger, ne pas utiliser notre pratique professionnelle pour nous contenter d'être de simples témoins, ou nous prêter à la manipulation servant des intérêts politiques erronés, lorsque l'inacceptable se produit autour de nous. Les chercheurs doivent définir des « lignes rouges », et ne pas continuer quand elles sont franchies. La ligne rouge, en ce qui me concerne, serait la réalisation de l'effrayant scénario selon lequel le gouvernement israélien commencerait à transférer les Palestiniens hors d'Israël ou du territoire de l'autorité nationale palestinienne (comme quelques politiques l'ont proposé durant ces dernières années de violent conflit). Poursuivre des recherches ou engager le dialogue dans de telles circonstances me semblerait contraire à l'éthique.

Il y eut récemment des temps où j'ai été si furieux du comportement de colons envers les Palestiniens, sous la protection de l'armée israélienne, que j'ai éprouvé le besoin de m'arrêter de « jouer » avec mes recherches, et de m'engager dans l'action. Ma famille m'a aidé à me retenir, et à comprendre que c'est exactement cela que visent les extrémistes des deux côtés : nous transformer tous en animaux. Le débat est légitime, car un authentique dialogue exige de ceux qui y sont impliqués qu'ils prennent position sur des principes. La confiance croît quand les partenaires restent fermes sur leurs idées, à l'intérieur du groupe comme en dehors. Les écarts entre les positions des uns et des autres fournissent suffisamment de blé à moudre pour nourrir le dialogue.

Lorsque les écarts sont larges et avec une forte charge émotionnelle, les limites à la communication sont telles qu'elles peuvent devenir immaîtrisables par le groupe. J'ai par exemple expérimenté nos limites en conduisant des interviews et des dialogues au cours du séminaire TRT de 2002 à Derry. La situation entre les Juifs israéliens et les Palestiniens était si frustrante et le tourbillon dans notre puits d'histoires tellement fort qu'il fut difficile de mener ces deux groupes à un dialogue significatif (Bar-On, sous presse). En 2003, lors de la réunion d'adieu au groupe allemand-juif à Wuppertal, il est devenu clair que la clarification de ces questions au sein du groupe juif était extrêmement compliquée. Le groupe s'est divisé en deux factions, les « pro-palestiniens » d'une part, et les « pro-juifs » d'autre part. À des moments critiques, comme lors de l'étape actuelle de conflit violent, la polarisation devient si forte que chaque phrase, chaque sentiment exprimé peut être traduit et utilisé

comme un élément dans la lutte politique. Mais ces situations sont toujours une source d'apprentissage. Par exemple, nous avons pu voir à quel point il était difficile pour les Juifs dans le groupe de se voir faisant du mal aux Palestiniens, notamment dans le contexte où les Juifs se trouvaient du « côté moral » de l'holocauste. Notre microdispositif TRT donnait à voir, en pleine lumière, des aspects de la crise sociale interne plus générale dans le judaïsme occidental.

CHANGER LA SOCIÉTÉ ISRAÉLIENNE : TOLÉRER LA « FAIBLESSE »

Je voudrais maintenant porter un regard critique sur la conception du changement social qui sous-tend les pratiques de recherche et d'intervention conduites au niveau de la base, du terrain. En particulier, je voudrais déconstruire l'illusion selon laquelle nos interventions pourraient amener rapidement des changements en nous-mêmes ou en d'autres (Jackson, 2002). Les projets de recherche dans lesquels j'ai été impliqué ont montré l'étroitesse de l'espace dans lequel nous avons dû nous déplacer entre le personnel, le professionnel et le politique – espace encore davantage réduit par nos propres limites. Le changement social réalisé a été très limité, et ne s'est produit qu'au terme d'une très longue période de temps, même lorsque j'ai réussi à élaborer de nouveaux concepts, comme celui du « double mur » ; même lorsque je suis parvenu à comprendre des caractéristiques d'autres sociétés qui pourraient être pertinentes (comme ce qui a été fait dans le groupe TRT) ; même lorsque j'ai essayé d'avoir une influence au niveau politique moyennant des actions éducatives (telles que le projet impliquant des enseignants, dans le cadre de PRIME – Peace Research Institute for the Middle-East). Ces activités peuvent accroître notre compréhension, mais elles nous montrent aussi à quel point il est difficile pour la société qui nous entoure d'adopter une perspective psychosociale sans que, parallèlement, des changements se produisent au niveau politique, du haut vers le bas, dans lesquels puissent s'inscrire nos activités et nos analyses.

La question du changement social a conditionné mes premiers travaux, y compris lorsque j'ai tenté d'en évaluer les limites. Je veux ainsi revenir sur mon interview avec Peretz, dans son village dans le désert, durant la fin de la décennie des années 1970. Il essayait de cultiver des tomates pour l'exportation, avec une ardeur de sioniste, ayant recruté dans ce but des universités anglo-saxonnes. À court terme, de ce point de vue, son projet fut couronné de succès : il réussit à produire dans des serres des tomates de grand rendement pour l'exportation, et aida d'autres à faire de même. Avec l'aide du directeur de l'agence juive, il réussit à initier un processus du haut vers le bas. Mais Peretz n'a pas vu le prix, personnel et social, que les gens ont dû payer pour leur participation à son voyage sioniste, probablement parce qu'il ne pouvait pas comprendre ou voir l'importance des processus psychosociaux se déve-

loppant sous ses yeux. Lorsque, à la clinique psychothérapeutique, nous avons pris conscience du prix que certains de « ses » gens payaient, nous n'avons pas pu faire grand-chose, car le climat politique dans le village soutenait la position « sioniste » idéaliste de Peretz, plutôt que la nôtre, fondée sur notre compréhension psychosociale. J'ai probablement eu une première intuition de ce qui arrivait là, et c'est devenu plus évident en conduisant des interviews dans le village, mais je n'avais alors aucun moyen de la traduire dans la pratique. Le changement social se produisit seulement après une beaucoup plus longue période de temps, approximativement dans la direction que j'avais prévue. Mais je n'étais plus là, je n'avais pas été assez patient pour suivre le processus, préférant chercher ailleurs des occasions pour continuer mes recherches sur la base de découvertes précédentes. J'ai dû apprendre à vivre avec la frustration de mes intuitions et de mes analyses, et avec la lenteur du rythme du changement social. J'ai dû apprendre à tenir compte de l'absence de synchronisation entre mon travail professionnel et les processus de changement induits du haut vers le bas.

Certes, notre travail peut avoir un impact plus positif quand il est en synchronie avec les processus sociaux et politiques initiés du sommet vers la base. Mais si des changements psychosociaux s'ensuivent de toute façon quand le processus politique se met en route, comme ce fut le cas dans le village de Peretz, quel peut être l'intérêt de conduire des projets partant de la base ? Il n'est pas facile de répondre à la critique implicite formulée dans cette question. Nous devons être au clair sur la question de savoir quand notre travail sert à autre chose que satisfaire notre propre besoin de continuer à croire à la possibilité du changement social.

Cela me mène à une autre question, celle de la résolution du silence entourant les récits des survivants de l'holocauste. Nathan est devenu membre du groupe TRT en 1992, et lors de chacune de nos rencontres annuelles je lui demandais s'il y avait une évolution en ce qui concerne le silence imposé dans son kibboutz aux survivants de l'holocauste, depuis sa création à la fin des années 1940. Chaque fois, il me répondait que la question n'avait pas suffisamment mûri. Je commençais à penser que le problème était le manque de courage de la part de Nathan pour soulever la question dans sa communauté. Je pensais aussi que j'avais abandonné mon kibboutz parce que je n'avais pas eu la patience d'attendre le changement social, tandis que Nathan continuait à vivre dans le sien, et devait donc avoir une meilleure compréhension des processus sociaux dans son contexte. Finalement, Nathan est devenu secrétaire de son kibboutz et il a même accueilli le groupe TRT allemand-juif avant la rencontre de Bethléem, en 1999. Nous y avons tenu une session ouverte lorsque Martin Bormann a parlé en public en Israël pour la première fois. Cela eût été impensable quand nous avons discuté de la possibilité de tenir notre rencontre de 1993 dans ce kibboutz. Le climat de cette communauté avait changé, mais peut-être pas concernant ses propres membres que

l'on forçait au silence. Je pensais que la question de la reconnaissance des voix silencieuses des survivants de l'holocauste au kibboutz de Nathan pouvait n'avoir aucun remède.

Me trouvant en année sabbatique aux États-Unis en 2002-2003, je reçus un message électronique de Nathan, désireux de partager son excitation avec moi. Quand il avait appris que l'un des survivants de l'holocauste dans son kibboutz était incurablement malade du cancer, il avait estimé qu'il devait faire quelque chose avant qu'il ne meure. Il avait organisé une réunion avec les anciens du kibboutz pour discuter de son projet ; malheureusement, le survivant malade mourut avant que cette réunion n'ait pu avoir lieu. Au cimetière, pendant les obsèques, Nathan avait cheminé près d'une nouvelle pierre commémorant l'établissement du kibboutz, où était rappelée l'époque durant laquelle ses membres avaient été en captivité en Jordanie. Pour la première fois, Nathan avait alors noté que seuls les noms des vétérans israéliens avaient été gravés sur la pierre, et non ceux des survivants de l'holocauste. Ce fut plus qu'il ne put supporter. Faisant du jogging avec sa fille de 14 ans cette même semaine, il lui montra le mémorial et lui dit l'histoire de son projet. Elle fut choquée et lui dit qu'il avait eu tort, puisqu'il était conscient du passé. « Tu dois faire quelque chose pour changer cette inscription », insista-t-elle. Parfois, ce que votre jeune enfant vous dit a plus de poids que ce que vous demande votre professeur d'université.

Nathan avait décidé que le trentième jour suivant les obsèques, lorsque tous se rassembleraient au cimetière pour un service commémoratif, la ligne manquante serait ajoutée à l'inscription. Il rencontra le vétéran qui avait pris l'initiative du mémorial, dont la réaction fut très typique : « Vous avez raison, j'ai simplement oublié, je n'ai même pas prêté attention à l'omission, ni personne. » Ensemble, avec le vétéran, ils organisèrent une réunion avec les survivants de l'holocauste et d'autres anciens et, après une longue discussion, ils décidèrent d'ajouter une ligne reconnaissant les survivants qui avaient participé à l'établissement du kibboutz et étaient allés en captivité avec les autres membres.

Cela eut lieu au printemps de 2003 – la reconnaissance d'événements datant de 1948 et que Nathan découvrit en 1992. Cinquante-cinq ans passés avant que la souffrance causée par l'omission des survivants de la mémoire collective de ce kibboutz soit officiellement reconnue. Estimeront-ils maintenant qu'ils sont « assez bons » ? Seront-ils en mesure de raconter leur histoire en public ? Peut-être, mais peut-être trop tard pour réparer cette blessure secondaire ajoutée à la douleur et à la perte qu'ils avaient subies pendant l'holocauste. Nathan a raconté cette histoire avec beaucoup d'émotion pendant la rencontre TRT de 2003 à Wuppertal. On put voir à quel point ce problème non résolu avait pesé sur son âme et son esprit durant toutes ces années, jusqu'à ce qu'il trouve finalement le moyen de le soulever publiquement dans sa communauté.

J'ai déjà mentionné que l'histoire de Nathan pouvait être un très bon exemple d'étiquetage social durable, tout au moins en ce qui concerne les survivants de l'holocauste en Israël. Mais l'histoire nous dit aussi quelque chose sur le rythme du changement social pour ce qui concerne la génération de 1948. Cette génération joue toujours un rôle dominant dans la communauté hégémonique ashkénaze sioniste au sein de la société israélienne. En racontant l'histoire de Nathan, j'ai montré comment un processus partant de la base s'est transformé en un changement politique, du sommet vers la base. Nous devons reconnaître que les règles dans le champ public sont différentes et qu'il est beaucoup plus compliqué d'imposer un changement social à partir du sommet qu'à partir d'interventions dans de petits groupes ou en conduisant des interviews individuelles. Étant donné l'importance des forces internes et externes qui y sont impliquées, les processus de changement initiés à partir du haut sont chaotiques. Il est très difficile de prévoir à quel moment le changement aura lieu.

Dans mon ouvrage *The « other » within us* (1999b), j'ai décrit la croyance commune selon laquelle il n'y eut aucun traumatisme de guerre pendant la bataille de 1948. Chaque fois que nous avons interviewé un soldat ayant participé à cette guerre et qu'il nous parlait des traumatismes qu'il y avait subis, il nous disait que, non seulement il n'y avait personne qu'il puisse consulter à l'époque, mais qu'il faisait encore des cauchemars cinquante ans plus tard. Cependant, officiellement, à ce jour, les traumatismes de la guerre de 1948 sont un sujet tabou (Bar-On, 1999). Ce n'est qu'après la guerre de 1973 que l'armée israélienne a institué un changement dans le diagnostic et le traitement de ces traumatismes. Pour les vétérans des premières guerres israéliennes, le silence forcé continuait (Witzum et Lévy, 1989). Et, à nouveau, le traumatisme de guerre a « disparu » du discours psychiatrique officiel pendant la première et la deuxième Intifada.

Si la génération de 1948 ne peut pas traiter ouvertement et officiellement de ce qu'elle perçoit comme une « faiblesse » parmi ses propres membres qui ont subi des traumatismes de guerre ou qui ont enduré l'holocauste, même rétrospectivement, comment pourraient-ils reconnaître ce qu'ils ont fait à « l'autre partie », à leurs ennemis palestiniens ? Est-il possible que ce qui les oblige à faire silence sur tout ce qui pourrait représenter une faiblesse ait réduit leur capacité d'empathie, d'une façon qui habite notre politique officielle aujourd'hui ?

Si Nathan n'avait pas été dans ce kibboutz, peut-être personne n'y aurait prêté attention, et les survivants de l'holocauste seraient morts avant que quelqu'un ait reconnu leur histoire, leur double fond de douleur. Il y a probablement beaucoup d'histoires douloureuses semblables que personne dans notre société n'a reconnues publiquement, histoires qui ont ainsi été perdues pour la mémoire collective. Le problème est que la perte des histoires du passé encourage le refoule-

ment de nouvelles histoires douloureuses. L'un de nos objectifs, en travaillant à partir du terrain, est de produire ce type de données et de rechercher des opportunités pour les introduire au niveau politique, et contribuer ainsi à des changements dans le champ public.

Mon travail avec mes étudiants offre d'autres exemples d'histoires qui ne sont pas encore admises dans le discours public en Israël. Même si elles avaient été rendues publiques, il n'y aurait probablement personne pour les « contenir » sur le plan émotionnel, et leur répondre officiellement. Je fais l'hypothèse que malgré tous les changements qui ont eu lieu dans la société juive israélienne, le silence imposé sur la « faiblesse » passée renforce le silence sur la « faiblesse » actuelle, particulièrement quand des figures héroïques masculines sont impliquées.

Michel est venu à mon bureau au commencement de l'année universitaire 1998-99. Il voulait conduire une étude personnelle avec moi. Les étudiants en psychologie de premier cycle choisissent souvent ce moyen pour faire la connaissance d'un professeur avant d'entreprendre des études de second cycle. Michel, cependant, poursuivait un autre objectif. Il connaissait mon travail en Allemagne et voulait conduire une recherche sur les répercussions de la première Intifada (1987-93) sur des soldats israéliens. Il était capitaine de réserve dans le corps des parachutistes et, pendant l'Intifada, il avait servi comme officier dans les territoires occupés. En discutant de ses expériences un peu plus tard, il me dit qu'il avait tué un enfant palestinien pendant son service militaire dans la ville de Nablus, sur la rive ouest.

« Connaissez-vous le nom de l'enfant ? », lui demandai-je. Il secoua la tête : non. « Voudriez-vous le découvrir ? », fut ma question suivante. Il hésita, étonné. « Oui », chuchota-t-il. Il me révéla le lieu et la date de cet événement fatal. Cette conversation avait lieu à « l'époque d'Oslo », quand nous pensions la fin du conflit israélo-palestinien proche. J'ai demandé à Sami Adwan, mon collègue palestinien de PRIME, de m'aider et une semaine plus tard j'avais tous les détails. Il se trouvait que l'enfant, un garçon jordanien de 11 ans, était près de l'endroit où des pierres avaient été lancées. Il n'était pas armé. Blessé, il est mort en chemin vers l'hôpital. En lui donnant ces détails, j'ai demandé à Michel s'il voudrait essayer de voir la famille, si elle acceptait de le rencontrer. « Non, fut sa réponse. Pas pour l'instant. Mais je voudrais faire mon étude sur des gens comme moi qui ont tué des enfants pendant l'Intifada et sur la façon dont cela les affecte encore. » J'hésitais maintenant : « Comment les trouveriez-vous ? Voudront-ils parler avec vous ? » Une semaine plus tard, Michel est venu me voir avec une liste de dix officiers. Il n'avait eu aucune difficulté à les trouver. Il les a tous interviewés, leur posant les questions que je lui avais posées, et il rédigea finalement un rapport très intéressant. Je l'ai encouragé à le publier, en employant des pseudonymes bien sûr, mais Michel a estimé que le moment pour un tel article n'était pas encore venu. Nous ne savions pas alors que, une année et

demie plus tard, les soldats israéliens seraient impliqués dans une Intifada beaucoup plus violente. Aujourd'hui, il y a probablement des centaines de soldats israéliens supplémentaires ayant tué des enfants pendant ces dernières années, et pouvant avoir besoin d'aide dans les décennies à venir – pour eux-mêmes et leurs descendants.

Shimon a rejoint en 1996 un atelier pour étudiants juifs et palestiniens, l'un de ceux que j'ai observés derrière un miroir sans tain, en compagnie de mon collègue Shoshana Steinberg. Lors de l'une des premières réunions, Shimon a raconté qu'il était dans une unité spéciale de l'armée, les *Mistaravim* (dont les membres se déguisaient en Arabes pour prévenir des sabotages ou éliminer des terroristes), et qu'il était venu dans le groupe pour restaurer son image des Palestiniens qu'il n'avait vus durant son service militaire « qu'au travers du viseur d'un fusil ». Quand il en a parlé, aucun des autres membres du groupe n'a répondu. Lors de l'une des réunions suivantes, il amena une vidéocassette dans laquelle six de ses compagnons d'armes appartenant à l'unité répondaient à des questions sur l'impact que leur service militaire avait eu sur eux. Les interviews étaient glaçantes. Les personnes interviewées ne pouvaient pas être reconnues, mais parlaient de choses qu'elles avaient faites, de leur haine de l'ennemi, et disaient comment ce qu'elles avaient appris (l'art du revolver) leur servirait à l'avenir, dans la vie civile. Après le silence qui remplit la pièce quand la vidéo s'acheva, une Palestinienne dit : « Vous êtes très courageux de montrer cela ici, dans ce groupe ». Plusieurs Juives réagirent avec fureur : « Cela ne peut pas être vrai. Nos fiancés nous disent que les choses sont beaucoup plus humaines que le tableau que vous en brossez. » Elles ne pouvaient tout simplement pas l'accepter.

Bien que simple observateur du groupe, j'ai été abasourdi. Après la session, j'ai invité Shimon dans mon bureau pour parler un peu plus de ses expériences militaires. L'une d'entre elles concernait un cours de « résistance à la terreur », qui avait fait partie de sa formation. On enseignait aux soldats à réagir immédiatement et agressivement quand ils se sentaient attaqués par derrière. Ils ne pouvaient être approchés de derrière que du « bon » côté, et tous savaient lequel c'était.

Un jour, lorsque sa mère l'a réveillé du « mauvais côté », il l'a immédiatement attaquée avant de comprendre qui elle était, cassant son doigt. Il pleurait maintenant. J'ai suggéré qu'il cherche une aide thérapeutique. Un de mes collègues consentit à le voir, confidentiellement et gratuitement. Shimon est parti poursuivre ses études supérieures dans une autre université, mais nous restons en contact de temps à autre. Il a accepté d'être interviewé par Michel.

Il n'y a aucun dispositif officiel dans l'armée s'occupant de la santé psychologique des personnes comme Shimon et ses amis. Car de nouveau, comme pendant la guerre de 1948, le point de vue militaire officiel est que l'Intifada « n'a laissé aucune cicatrice mentale chez les

soldats israéliens ». Identifier de telles cicatrices et les aider à guérir impliqueraient une déclaration politique, et un certain nombre de psychologues ne veulent pas compliquer leurs carrières professionnelles en procédant de la sorte (Bar-On, 2001a).

Karen était aussi une étudiante souhaitant conduire une étude personnelle. Elle est venue vers moi peu de temps après ma rencontre avec Shimon. Je lui ai demandé si son petit ami avait servi dans l'armée pendant l'Intifada, et ce qu'elle savait à ce sujet. Il est devenu tout à fait clair qu'elle ne savait pas grand-chose, bien qu'elle-même ait été dans l'armée à la même époque. Je lui ai demandé : « Que direz-vous à vos petits-enfants dans trente ans quand ils viendront vous demander où vous étiez pendant cette période sombre ? » Karen n'a pas su quoi répondre. Je ne voulais pas lui imposer mes idées. J'ai suggéré qu'elle interviewe des femmes dans la même situation, leur posant les mêmes questions. Si ce type d'étude ne lui convenait pas, elle devrait choisir un autre professeur.

Karen décida de revenir et, au cours de l'année suivante, elle interviewa environ dix femmes de son âge. Quand elle est partie poursuivre ses études supérieures dans une autre université, elle m'a demandé d'être son deuxième conseiller, et elle a interviewé vingt couples – des soldats qui avaient joué un rôle actif pendant l'Intifada et leurs femmes (avec lesquelles ils étaient déjà fiancés à l'époque). En général, Karen a découvert que les femmes savaient très peu de chose sur les activités de leur mari – et peut-être ne voulaient pas en savoir davantage. Récemment, nous nous sommes rencontrés à New York où elle travaillait à sa thèse de doctorat en psychologie clinique. Elle voulait retourner interviewer les mêmes couples à nouveau, les hommes étant probablement impliqués dans la seconde Intifada. Cependant, son directeur de thèse lui conseilla d'utiliser uniquement des méthodes quantitatives, jugeant les interviews « trop subjectives et peu fiables sur le plan méthodologique ». Ici, à nouveau, le professionnel et le politique convergent, fournissant une autre démonstration de la façon dont des arguments méthodologiques peuvent être utilisés pour éviter d'avoir à se confronter à des résultats politiquement dérangeants.

Des travaux de Michel, Shimon et Karen, je tire la conclusion que la société juive israélienne (et, dans une certaine mesure, la communauté juive dans d'autres pays) éprouve aujourd'hui de la difficulté à reconnaître et travailler ses contradictions internes, notamment celles relatives à ce qui est perçu comme une « faiblesse » morale et psychologique. La même chose s'est produite dans d'autres sociétés héroïques vivant dans l'insécurité, engagées dans des situations de conflit intraitable – par exemple la Serbie dans les Balkans (Ron, 2002), ou les protestants en Irlande du Nord (Ross, 2000). Cela me rappelle aussi l'élégante distinction faite par David Herbst entre le « fort » et le « dur », entre le « faible » et le « tendre ». La société juive israélienne doit accepter que montrer de

la douceur ne signifie pas nécessairement montrer de la faiblesse. Israël gagnerait en fait beaucoup de force en acceptant les parties de son passé qui sont moins héroïques ou moins moralement supérieures. Cela l'ouvrirait aussi à l'acceptation des différentes parties chez l'Autre.

TROUVER UN CHEMIN AU TRAVERS DES TORNADES POLITIQUES

J'aime la description d'une tornade dans le désert : des vents forts venant de directions différentes qui entrent en collision et deviennent une tornade. Quand on est pris dedans, on ne sait plus où l'on est, notre sens de l'orientation est troublé. Telle est l'image que j'ai de la situation où nous nous trouvons aujourd'hui, tirés et poussés par des dynamiques différentes qui nous font tourbillonner et tourbillonnent autour de nous, de telle sorte que nous avons perdu le sens de ce que veut dire avancer ou reculer.

Je compare cette description du chaos avec le fait de ne plus pouvoir comprendre qui nous sommes. Nous ne savons pas d'où nous venons ni vers où nous nous dirigeons, dans un monde qui change vite. Il nous paraît aujourd'hui qu'il était plus facile dans les périodes précédentes de suivre et de comprendre le sens de ces changements (bien que nous ayons toujours eu à affronter d'autres défis, plus existentiels). En dépit des traumatismes existentiels de perte et de victimisation subis pendant la Seconde Guerre mondiale et la guerre froide, le fait d'avoir un ennemi commun aidait les gens à se définir en relation à l'Autre. Le monde était clairement divisé entre « bons » et « mauvais ». Les représentations monolithiques avaient leurs avantages : on n'avait pas d'effort à faire pour se définir, et cela créait une illusion de stabilité et de continuité dans l'ordre du monde (Bar-On, 1999).

L'espoir d'une nouvelle ère après la fin de la guerre froide en 1989 provenait de la croyance que le monde occidental pourrait enfin éliminer ses tensions internes et se consacrer à des problèmes longtemps négligés – la faim, la santé, l'environnement, l'éducation. La prospérité du monde occidental et le processus de globalisation auraient sûrement un effet positif sur les régions du monde les plus vastes, celles qui jusque-là avaient été les moins privilégiées. Mais les psychologues, connaissant bien les processus de refoulement social, devaient savoir que cet espoir ne reposait sur aucune base solide. Trop d'émotions négatives avaient été réprimées, refoulées et non élaborées pendant la Seconde Guerre mondiale et la période de la guerre froide. Trop de projets sociaux avaient de même été avortés. Ainsi, une explosion chaotique, après la fin de la polarisation apparemment stable entre les deux grandes puissances, était prévisible.

En tant que psychologues nous aurions pu savoir, mais en tant que membres de notre société nous voulions toujours croire en l'illusion d'une nouvelle ère. Je pense que ceci est l'un des dilemmes auxquels nous

sommes confrontés dans de telles situations chaotiques : nous étions prêts à renoncer à notre savoir pour nous conformer à la société dans laquelle nous vivions. Peut-être craignons-nous aussi qu'exprimer publiquement ce que nous savions, en décalage avec le sentiment général, nous marginaliserait et saperait notre efficacité comme agents du changement social. Mais si nous nous comportons ainsi dans de telles situations, nous, chercheurs en sciences sociales, perdons tout avantage sur ceux que nous analysons et dont nous cherchons à identifier et à prévoir les actions et réactions. La crise est donc en partie la nôtre. Nous ne pouvons pas accomplir le rôle qui nous a été assigné ou que nous avons assumé – prévoir les événements sociaux et tenter de les faciliter. Au mieux, quand nous gardons les yeux ouverts, nous sommes pris entre le désir de reconnaître et de comprendre cette situation complexe, et en même temps celui de réduire son impact. Tenter de trouver un chemin entre ces deux dynamiques qui nous tirent dans des directions opposées est extrêmement difficile.

Tel est le dilemme auquel nous avons dû faire face dans notre région après les Accords d'Oslo en 1993. Les Juifs israéliens espéraient une solution pacifique avec les Palestiniens qui leur permettrait de développer une société civile, différente de la société militarisée qui l'avait précédée (Kimmerling, 1993). Une société où seraient abordées les tensions internes qui jusque-là n'avaient pas été traitées de façon convenable – entre Juifs séfarades et Juifs ashkénazes, Juifs israéliens et Palestiniens israéliens, religieux et laïcs, riches et pauvres, hommes et femmes. Les psychologues travaillant avec des groupes de rencontre mixtes, comprenant des Juifs et des Palestiniens, comme ceux décrits dans des études précédentes (Maoz, 2000a, 2000b ; Steinberg et Bar-On, 2002 ; Maoz et coll., 2002), auraient pu prévoir que les espoirs suivant les Accords d'Oslo étaient naïfs. Une explosion chaotique d'agressions et de troubles aurait pu être prévue – à la fois en raison des émotions négatives qui avaient été refoulées si longtemps par la pression monolithique d'unité nationale contre un ennemi externe, et en raison de la profondeur de la méfiance ayant prévalu entre les parties en conflit. Mais faire de telles prédictions nous a semblé inopportun et peut-être même contre-productif. Nous avons préféré l'illusion, et n'aimions pas nos propres prédictions. Et nous sommes ainsi restés silencieux.

Dans mon ouvrage *The « Other » Within Us*, j'ai décrit le processus de déconstruction de la phase monolithique de notre identité collective, la jugeant comme un progrès (bien que très parfois douloureux) plutôt que comme un retour en arrière (contrairement au point de vue de ceux qui idéalisait cette phase et craignaient ou s'opposaient à une analyse plus approfondie). Je pensais que la dynamique de déconstruction permettrait qu'émergent des voix que le spectre et la réelle pression due à l'existence d'ennemis extérieurs avaient longtemps réprimées. Certes, ce processus a parfois été un peu chaotique, mais l'apparition de ces voix

était à mon avis nécessaire avant qu'un dialogue positif ne puisse commencer. Cependant, bien qu'étant conscient que l'expression des tensions réprimées dans notre société prendrait un tour chaotique, je ne m'attendais pas à ce que cette explosion soit aussi incontrôlable, comme nous avons pu en faire l'expérience durant les dernières années. Bien que sachant anticiper, j'avais préféré garder l'illusion que ce serait bientôt fini, et que notre rêve commun d'une société plus rationnelle et pacifique se réaliserait prochainement. Je n'ai vu à quel point l'expression de notre crise interne pouvait être dure et chaotique que lorsque la crise a été là, dans toute sa force.

Comme je l'ai dit plus haut, un processus de déconstruction exige une certaine stabilité externe, de telle sorte que ceux qui y sont engagés puissent regarder à l'intérieur d'eux-mêmes, et identifier et accepter leurs contradictions. Pour les Israéliens, cela signifie, notamment, comprendre comment nous avons été les victimes de conflits antérieurs en Europe et au Moyen-Orient, mais que nous sommes aussi les persécuteurs des Palestiniens ; que notre société est composée de nombreuses entités sociales, culturelles et religieuses différentes qui ne s'accordent pas entre elles, et que cela a probablement été vrai dès la naissance de la société israélienne. La reconnaissance de telles contradictions internes pourrait nous aider à les reconnaître chez d'autres aussi, et créer de nouvelles opportunités pour un dialogue entre les parties en conflit.

En Israël, une « dynamique de l'urgence », diamétralement opposée, a pris le dessus après le déclenchement de violences en octobre 2000, tendant à réinstaurer notre représentation en tant qu'entité monolithique. Nous avons à nouveau identifié notre « moi » collectif au « bon », à la victime luttant pour sa survie contre un méchant qui l'attaque et cherche à le détruire. Bien que cette dynamique ait été soutenue et manipulée à partir du sommet, elle n'a pu stopper le processus de déconstruction déjà à l'œuvre. Déchirés entre deux dynamiques opposées, sans être en mesure de comprendre ce qui se passait en eux-mêmes et en d'autres, les gens ont été pris dans un tourbillon.

Malheureusement, l'espoir d'une aide nous permettant d'échapper à ce tourbillon, venant d'un Occident plus stable, s'est effondré et désagrégé avec les événements du 11 Septembre 2001 et « la guerre à la terreur » qui en a résulté. Les actes odieux perpétrés par les terroristes ont été suivis par une nouvelle union du monde occidental « contre ses ennemis », sous l'égide de l'administration de Bush aux États-Unis. Le rapprochement entre le président américain George W. Bush et le Premier ministre israélien Ariel Sharon a eu un effet dévastateur, nous éloignant encore davantage d'une sorte de réflexion autocritique, réinstaurant une vision du monde radicalement polarisée en termes de blanc et noir : « Nous sommes les bons, vulnérables, qui luttent pour un monde meilleur plus démocratique, et eux, les ennemis, essayent de détruire cela et nous avec. »

Pour ceux d'entre nous qui sont impliqués dans des activités de construction de la paix, travaillant à l'élaboration d'un programme positif entre Juifs israéliens et Palestiniens, à l'intérieur d'Israël et dans les territoires occupés, ce renouveau du climat d'urgence a été désastreux. Dans la société israélienne juive, où nous étions reconnus comme un partenaire légitime pour participer aux efforts entrepris pour gérer les changements dans le contexte social, nous avons de nouveau été mis de côté. Se sentant en état de siège, la société a commencé à célébrer ses vieux héros tribaux. Nous étions face à un choix : renoncer et rejoindre la majorité, ou persévérer dans notre objectif et se retrouver marginalisés. Il ne semblait y avoir aucune autre option.

Le professeur Benny Morris, l'un des principaux historiens d'Israël, est un cas intéressant illustrant ce dilemme. D'une part, il a peut-être plus que n'importe lequel de ses collègues fourni des données de recherche fiables sur le rôle du gouvernement dans la purification ethnique des Palestiniens pendant la guerre 1948. Il a ainsi amorcé un processus de guérison sociale, en reconnaissant notre rôle comme persécuteurs des Palestiniens et notre part de responsabilité dans le sort des réfugiés en 1948. La tâche qu'il avait entreprise lui a causé de sérieuses difficultés et, durant une longue période, il lui fut impossible d'obtenir une position de titulaire dans aucune université israélienne. D'un autre côté, ses dernières prises de position, publiées dans le *Gardian* (2002) et dans *Haaretz* (2004), ont créé de la désillusion : « Dommage que Ben-Gurion n'ait pas achevé le travail de purification ethnique en 1948 ; nous aurions une situation plus paisible aujourd'hui. » Morris, peut-être non intentionnellement, se fait ici l'écho de l'horrible argumentation de quelques anti-sémites : « Il est dommage qu'Hitler n'ait pas fini le travail pendant la Seconde Guerre mondiale. Il aurait épargné aux Arabes le sort qu'ils subissent aujourd'hui de la part d'Israël. »

C'est sans doute le renouveau de violence de la part des Palestiniens en octobre 2000 qui a déçu Morris. Ils n'avaient pas été à la hauteur de ses espérances et peut-être de son illusion d'une évolution linéaire et stable vers une solution basée sur une reconnaissance mutuelle. Un tel développement aurait aidé Morris à sortir de sa solitude et lui aurait peut-être permis d'être le héros culturel d'une société civile israélienne juive future, ouverte. Les Palestiniens n'ayant pas joué le rôle qu'il attendait, la frustration de Morris est devenue *leur* faute. De mon point de vue, Morris a été incapable à la fois de comprendre la nature chaotique d'un tel processus de paix et de faire face dans l'après-coup à sa marginalisation, et a donc essayé (peut-être inconsciemment) de réintégrer la majorité israélienne.

En ce qui me concerne, la marginalisation dont je suis à nouveau l'objet dans la société israélienne m'a conduit à faire retour sur certaines de mes expériences précédentes durant mes activités politiques dans les années 1970. C'était alors pire, car je n'avais ni la reconnaissance

professionnelle ni les concepts que je peux maintenant utiliser pour comprendre la dynamique sous-tendant le tourbillon. Ces nouveaux concepts, élaborés au fur et à mesure d'un parcours long et fastidieux, m'ont aidé à combattre mon propre narcissisme, consistant à considérer que cette marginalisation correspond à mon destin. Mon analyse des tensions sous-jacentes dans notre société et de leur explosion chaotique m'aide à résister à cette tendance.

Je n'étais ni capable ni désireux de sortir de ma situation marginale en rejetant le blâme sur « l'Autre ». Je n'estime pas que c'est la faute des Palestiniens si nous sommes englués dans cette violente bataille quotidienne, bien que j'éprouve du mépris pour la façon dont leurs extrémistes conduisent leur lutte contre nous avec des candidats au suicide, porteurs de bombes. Je ne pense pas que les Palestiniens soient seuls en faute, mais je n'accepte pas non plus l'argument contraire de certains de mes collègues gauchistes pour lesquels tout est né de la répression juive israélienne. Mon propre combat est donc de continuer à essayer de comprendre la dynamique complexe et chaotique de la situation actuelle, même si cela signifie que je me trouve pris parfois dans le tourbillon.

Un aspect critique de ce chaos, qui a peut-être contribué à l'accélérer, a été l'émergence d'une direction politique qui, au mieux, était incapable de comprendre la nature des processus sociaux en conflit. Pire encore, les leaders ont probablement essayé de manipuler ces processus pour réaliser leurs propres objectifs, c'est-à-dire maintenir le climat d'urgence en évitant ainsi d'avoir à analyser leur propre implication et à faire face à la complexité. Il me semble que chaque fois qu'il y a eu une possibilité de progrès (notamment après le geste du président Sadate en faveur de la paix en 1977 et après les Accords d'Oslo en 1993), les leaders politiques, soutenus par les craintes de la population, ont exploité la situation pour revenir à la mentalité « néo-monolithique » de victime. Une société hantée par les peurs du passé (les pogroms, l'holocauste, l'absence de soutien international aux périodes critiques) et les peurs actuelles (l'hostilité, l'extrémisme, la stagnation du monde arabe) est une proie facile pour de tels leaders politiques opportunistes. Dans les paragraphes suivants, je tenterai d'expliquer pourquoi nous devons trouver des façons de travailler ensemble avec la direction politique pour trouver une issue aux phases les plus destructives du conflit.

SYNCHRONISATION ENTRE PROCESSUS PARTANT DU HAUT VERS LE BAS ET PROCESSUS PARTANT DU BAS VERS LE HAUT

Je reviens maintenant sur la question de la synchronisation entre ces deux processus de changement social. La plus grande part de mon travail de recherche et d'intervention a été menée à partir de la base, centrée sur la question de comprendre comment, dans des temps aussi difficiles, nous pouvions continuer à produire des données et à concevoir des

processus de dialogue psychosociaux facilitant une résolution des situations de crise violente, en leur substituant des processus moins destructeurs. J'ai déjà souligné que nous devons prendre conscience de nos limitations. Nous ne pouvons raisonnablement pas espérer modifier l'orientation de la dynamique sociale au sein de laquelle nous fonctionnons. Nous pouvons avoir plus d'efficacité lorsque nous pouvons nous appuyer sur des processus déjà engagés, de sorte que notre processus microsocial renforce un processus macro, et vice versa. Je suggère que tel fut le cas avec les groupes TRT dans le contexte allemand-juif. La forme de dialogue caractérisant ces groupes a été progressivement acceptée alors que les deux sociétés évoluaient dans la même direction, bien qu'elle ait commencé avant que les sociétés ne soient prêtes à l'admettre. Après la fin de la guerre froide en 1989, un certain type de dialogue fut réinstauré, et une forme de réconciliation limitée eut lieu entre Allemands et Juifs en général.

Aucun environnement similaire ne s'est développé pour embrasser les activités de construction de paix dans le contexte palestinien-israélien. Après octobre 2000, et dans une certaine mesure même auparavant, il est devenu évident que le conflit n'avait pas atteint le point à partir duquel nos activités pourraient avoir un impact social positif au niveau macro. Ainsi notre frustration s'accrut. Nous avons travaillé dur et peut-être même réussi à accroître la compréhension au niveau micro, mais la situation globale empirait. Il y avait un rapport presque inverse entre ce que nous faisons et la direction vers laquelle nos sociétés s'orientaient au plan politique.

De façon générale, on peut conclure que les bâtisseurs de paix ne seront pas en mesure d'avoir un impact sur leurs sociétés s'ils travaillent uniquement au niveau du terrain, et s'il n'y a pas une synchronisation spontanée entre leur travail et les processus sociaux de changement, ni de coordination permettant de conduire des changements au niveau politique. Je suggère ici qu'une condition importante pour qu'un processus de paix soit couronné de succès est l'existence d'une appréciation mutuelle positive, et d'une synchronisation entre les actions politiques menées du haut vers le bas et les actions de construction de la paix effectuées à partir de la base.

Dans le cadre d'un processus de paix, la relation entre les actions partant du sommet vers la base et celles conduites à la base mérite une plus ample discussion. En général, les politiciens, les juristes et les économistes qui œuvrent à la réalisation d'accords politiques favorisant un processus de paix se réfèrent à un processus partant du sommet. Les éducateurs, les membres d'ONG et les universitaires travaillent généralement au niveau de la base, essayant d'aider la population dans son ensemble à reconnaître le besoin d'un changement dans les esprits et dans les cœurs. Comment accepter que l'ennemi d'hier soit l'associé de demain ? Comment travailler intérieurement et élaborer la haine et la

douleur provoquées par la violence d'hier, pour qu'il y ait moins de chances que celle-ci se répète à l'avenir ? Le problème que rencontrent beaucoup de bâtisseurs de paix dans le monde, y compris ceux qui travaillent sur le conflit israélo-palestinien, consiste en ce que les deux niveaux d'action sont mal coordonnés. Souvent, les acteurs politiques ignorent ceux qui travaillent sur le terrain, et ces derniers sont frustrés par les politiques, les traitant avec mépris, ayant le sentiment qu'il en est de même pour les politiques à leur égard.

La Commission vérité et réconciliation (TRC) en Afrique du Sud est un exemple de coordination couronnée de succès entre la direction politique et l'action à la base, des deux côtés du conflit. Elle a inventé une façon de se comprendre réciproquement et de développer un compromis politique, en donnant à 22 000 victimes de l'apartheid l'occasion de porter témoignage et d'être ainsi entendues et reconnues par la société dans son ensemble.

La tension entre les promoteurs de l'action à partir du sommet et ceux qui préconisent le travail à la base doit aussi être comprise en termes de langages séparés et presque exclusifs. Les politiques, responsables devant leurs électeurs à des intervalles relativement courts, mettent habituellement l'accent sur des résultats quantifiables davantage à court terme. Les bâtisseurs de paix sont d'habitude centrés sur des processus sociaux à long terme, difficiles à mesurer et à évaluer. J'ai été témoin de quelques rencontres entre ces deux groupes durant les dernières années (Siemens, 2004) et j'ai observé que l'une des raisons principales de leur frustration mutuelle était leur incapacité réciproque de comprendre leurs préoccupations et leurs modes d'expression. De plus, les bâtisseurs de paix intériorisent parfois une part de l'agression dont ils font l'expérience en travaillant avec les gens à la base, tandis que les politiciens peuvent conserver une certaine distance par rapport aux expériences déplaisantes vécues sur le terrain.

La tension peut aussi être mise en relation avec une autre dichotomie que j'ai déjà mentionnée, entre les activités au niveau macro et celles au niveau micro. Le travail sur le terrain est en général réalisé dans des formations de groupe restreint. Les processus politiques visent le niveau macro. Bien que l'action conduite sur les microprocessus produise d'habitude des données importantes pour le niveau macro, il n'y a souvent aucun dispositif social tout fait pour faciliter une telle transmission d'information. Par exemple, après les Accords d'Oslo, il y eut dans les petits groupes de nombreux signes dénotant des tensions et des frustrations relatives aux accords de paix, mais il n'y avait aucun canal établi pour que ces signes soient reconnus et discutés par les politiques. D'autre part, les praticiens travaillant dans des dispositifs micro peuvent se permettre de courir des risques ; dans de nombreux cas, nous ne savons pas à l'avance si telle activité sera ou non couronnée de succès. Les politiques doivent être beaucoup plus prudents, dans la mesure où un risque

excessif peut mettre en danger leur carrière politique – sinon leur vie, comme cela est arrivé au président égyptien Anouar El-Sadate et au Premier ministre israélien Yitzhak Rabin, suite à leurs initiatives de paix. L'une des questions souvent posées dans les groupes TRT était comment transposer au niveau macro les expériences positives entre Allemands et Juifs. Je ne crois pas qu'il y ait une réponse simple à cette question, autre que la synchronisation temporelle mentionnée plus haut.

Parfois cependant, des microprocessus peuvent nous dire des choses sur la profondeur de défiance ou sur d'autres émotions négatives continuant à exister à la base, même lorsque nous pensons qu'un accord politique est proche (Maoz et coll., 2002 ; Steinberg et Bar-On, 2002). Il n'est pas possible d'imposer le changement uniquement au niveau politique, toutefois, dans certains cas, un processus partant du sommet interpellera les gens au niveau du terrain, contribuera à la formation d'un processus symbolique intermédiaire, comme le TRC en Afrique du Sud (Villa-Vicencio et Savage, 2001). Nous devons toujours être conscients et essayer de prendre en compte les tensions entre les deux niveaux, micro et macro, du sommet vers la base, de la base vers le sommet. Cela suppose le développement d'un « langage » commun entre les politiques et les bâtisseurs de paix – l'orchestration de leurs activités dans un processus complémentaire à la fois pragmatique et acceptable au niveau politique, mais prenant également en compte les racines psychosociales plus profondes du conflit. C'est en partie notre responsabilité que de développer un tel langage commun.

QUELQUES COMMENTAIRES SUR LA RÉCONCILIATION : MAINTENIR L'ESPOIR, ET NON L'ILLUSION

Dans des conflits intraitables, l'espoir est un processus complexe. On peut facilement créer des illusions de changement et d'amélioration, mais lorsque celles-ci ne sont pas solidement fondées, elles peuvent conduire à un nouveau désespoir et au pessimisme. Cependant, il est difficile de maintenir l'espoir à partir de simples observations analytiques et froides. L'espoir est donc une construction qui doit être testée continuellement – au milieu de tornades à l'intérieur et à l'extérieur de nous-mêmes. En tenant compte des différentes variations chaotiques. C'est extrêmement difficile. Je peux témoigner que pris dans les tornades, j'ai, à plusieurs reprises, perdu mes illusions, mais chaque fois j'ai trouvé les ressources pour continuer. Malgré tous les moments difficiles que j'ai rencontrés au cours des dernières années, j'ai aussi reçu beaucoup de soutiens m'aidant à poursuivre mon chemin, de la part de personnes que j'avais interviewées et de participants à des groupes, mais aussi de la part de collègues, de ma femme et d'autres membres de ma famille, et d'amis. Même si je ne vois qu'une chance infime que le fruit de mon travail se réalise durant mon existence, je me sens gratifié d'avoir eu la possibilité

de développer ma propre voie. Mes parents non plus n'ont pu voir les fruits du chemin qu'ils ont tracé, et peut-être en sera-t-il de même pour nos enfants et petits-enfants. J'espère qu'ils ne devront pas languir pour « les désirs qui appartiennent à un monde qui nous a abandonnés » évoqués par Remarque, tout au moins pas de la façon douloureuse que mes parents et beaucoup d'autres ont connue. Aujourd'hui, je lis cette citation d'une façon différente. L'espoir peut signifier renoncer aux désirs romantiques, monolithiques, d'un passé idéalisé, pour une compréhension moins parfaite mais plus complexe du monde et de nous-mêmes, une compréhension capable de créer de nouvelles possibilités pour le dialogue en nous-même, entre nous au sein d'une collectivité, et avec l'Autre.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ADWAN, S ; BAR-ON, D. (sous la direction de) 2004. « Shared history project : a PRIME example of peace-building under fire », *International Journal of Politics, Culture, and Society*, 17(3), 513-522.
- BAR-ON, D. 1999a. *The Indescribable and the Undiscussible : Reconstructing Human Discourse After Trauma*, Budapest, Central European University Press.
- BAR-ON, D. 1999b. *The « Other » Within Us : Changes in Israeli Identity from a Psychosocial Perspective*, Jerusalem, Ben-Gurion University with the Bialik Institute (en hébreu).
- BAR-ON, D. 2001. « Who counts as a holocaust survivor ? Who suffered more ? Why did the Jews not take revenge on the Germans after the war ? », *Freie Assoziationen*, 4, 155-187 (en allemand) ; *Society*, Tel Aviv, Cherkover (en hébreu).
- BAR-ON, D. 2001b. « Le silence des psychologues : pourquoi n'existe-t-il pas une psychologie israélienne post-sioniste ? », *Revue internationale de psychosociologie*, 19(2), 2002, 45-66.
- BAR-ON, D. 2006. *L'héritage du silence*, trad. fr. de *Legacy of Silence*, L'Harmattan.
- BAR-ON, D. ; KASSEM, F. 2004. « Storytelling as a way to work through intractable conflicts : The TRT German-Jewish experience and its relevance to the Palestinian-Israeli context », *Journal of Social Issues*, 60(2), 289-306.
- JACKSON, M. 2002. *Politics of Storytelling : Violence, Transgression, and Intersubjectivity*, Copenhagen, Museum Tusulanum Press.
- KIMMERLING, B. 1993. « Militarism in Israeli society », *Theory and Criticism*, 4, 123-140. (En hébreu)
- MAOZ, I. 2000a. « Power relations in inter-group encounters : A case study of Jewish-Arab encounters in Israel », *International Journal of Intercultural Relations*, 24, 259-277.
- MAOZ, I. 2000b. « Multiple conflicts and competing agendas. A framework for conceptualizing structured encounters between groups in conflict : The case of a coexistence project between Jews and Palestinians in Israel », *Journal of Peace Psychology*, 6, 135-156.

- MAOZ, I. ; BAR-ON, D. ; STEINBERG, S. ; FARKHADEEN, M. 2002. « The dialogue between the "self" and the "other" : A process analysis of Palestinian-Jewish encounters in Israel », *Human Relations*, 55(8), 931-962.
- ROSS, M. H. 2000. « "Good enough" is not so bad : Thinking about success and failure in ethnic conflict management », *Peace and Conflict : Journal of Peace Psychology*, 6, 27-47.
- STEINBERG, S. ; BAR-ON, D. 2002. « An analysis of the group process in encounters between Jews and Palestinians using a typology for discourse classification », *International Journal of Intercultural Relations*, 26, 199-214.
- VILLA-VICENCIO, C. ; SAVAGE, T. 2001. *Rwanda and South Africa in Dialogue*, Capetown, Institute for Justice and Reconciliation.
- WITZUM, E. ; LÉVY, A. 1989. « Combat reactions in the Israeli Wars », 1948-1973 *Sichot*, 4, 60-70 (en hébreu).

RÉSUMÉ

L'article fait retour sur des recherches conduites depuis de nombreuses années en vue de la facilitation du dialogue entre membres de communautés historiquement ennemies, plus particulièrement dans le contexte du conflit israélo-palestinien. Ces recherches, sous la forme d'interviews ou de groupe d'échange de récits de vie et d'expériences, illustrent les difficultés du changement politique et social lorsque celui-ci est imposé par le haut, sans être accompagné par un travail d'ordre psychologique qui, dans la société israélienne, conduit à la déconstruction d'une identité collective défensive. Malgré les nombreuses difficultés soulevées par la réalisation de telles recherches, celles-ci doivent être poursuivies, car elles représentent l'espoir de résoudre les conflits apparemment les plus intraitables.

MOTS-CLÉS

Raconter sa vie, construction identitaire, identité monolithique, dialogue, changement, passé refoulé.

SUMMARY

The author makes return on researches led for several years with the aim of facilitating dialogue between members of communities historically enemy, more particularly in the context of the Israeli-Palstinian conflict. These researches, under the shape of interviews or groups of exchange of life stories and experiences, illustrate the difficulties of political and social change when this one is imposed from the top without being accompanied by a psychological work, while it leads, in the Israeli society, to the deconstruction of a defensive collective identity. In spite of the numerous difficulties which they lift and their limits, these researches represent the hope to resolve conflicts apparently the most unrelenting.

KEY WORDS

Dialogue, life histories, collective identity, social change, deconstruction, reconciliation.